

ETC



De l'autre côté du miroir

Eve K. Tremblay, *À la recherche des placebos*, Circa, Montréal.
27 avril - 25 mai 2002

Sophie Chauvin

Number 60, December 2002, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35310ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chauvin, S. (2002). Review of [De l'autre côté du miroir / Eve K. Tremblay, *À la recherche des placebos*, Circa, Montréal. 27 avril - 25 mai 2002]. *ETC*, (60), 37–45.

Montréal

ÈVE K. TREMBLAY DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Ève K. Tremblay, À la recherche des placebos,
CIRCA, Montréal, 27 avril - 25 mai 2002

histoire pourrait ainsi commencer : ayant été encouragée à sortir du petit paradis de l'enfance des charmes et des sortilèges, chemin faisant dans le monde adulte des désirs, des pouvoirs et des fantasmes, Ève K s'est retournée. Munie de sa caméra grand format, poursuivant un lapin blanc, elle est allée rechercher, de l'autre côté du miroir, ce que les mots à eux seuls ne suffisent pas à transcrire. La boîte de *Pandore*¹ qu'elle ouvre et referme à volonté, au rythme du diaphragme, capture les images « intérieures ». Dès lors, *Alice tombee furieuse* offre l'autoportrait de notre aventurière de l'inconscient dont la quête est permanente. Malgré les fragments éclatants qu'elle fixe à chaque coup de filet, ils ne seraient que facettes d'un tout qui échappe, peut faire basculer et nécessite pour s'en approcher de se remettre à l'affût à chaque tentative.

Car la destination de Ève K. est à la fois résolue et sans préméditation : il s'agit d'engager un voyage dont le mouvement et la transformation seront la force motrice de son œuvre. Elle parcourt la psyché, pour la laisser affleurer sur les couches de gélatine, rendre visible l'inénarrable, capter par l'image cette petite musique d'ici et d'ailleurs, sorte de comptine qui rythme l'existence, chuchote à l'oreille, ravive les souvenirs, ce quelque chose d'atmosphérique et d'impalpable, qui recèle ses formes et ses sens cachés. Puis, subtilement, l'ancrer dans le réel par la technique photographique tout en nous donnant à voir les apparences de lointaines réminiscences et le reflet d'une réalité autre.

L'œil d'Ève possède des vertus *photo-scéno-graphiques*, il suffit pour s'en convaincre d'observer certai-

nes des images du théâtre qui se joue sous la jupe noire de sa caméra grand format. On y trouve une imbrication forte de l'élément nature, de ses formes les plus végétales et organiques, à des aspects liés aux manipulations scientifiques et techniques.

Les quelques mots du titre de la série *À la recherche des placebos* tissent la trame d'un ensemble de récits photographiques :

Évocation

Le pouce caché dans la bouche nous introduit au cœur de cette approche. Le titre de la photo est là pour nous signifier ce qui est suggéré, et qui cependant n'apparaît pas : le pouce est le vecteur qui par le mot a le pouvoir de révéler toutes les potentialités de l'image (on pense à Magritte et sa *Trahison des images*). Il représente la force créatrice, en ce sens qu'il confère à la main sa puissance de prise, sans oublier que le pouce est le doigt de Vénus. L'ambiance lumineuse faite d'ombres, de pénombres et de parcelles de lumière qui révèlent un œil et au bout d'un bras, la main près du visage, nous établit dans l'intimité *clair-obscur* d'un bel après-midi d'été tout en demi-teintes comme en prélude à l'éveil des sens.

Introspection

L'invitation au voyage, le parcours dans les dédales de la fée photographe sont initiés dans *Le voyage de Perséphone* avec à nouveau, comme composante primordiale, la lumière en tant qu'indice d'immatérialité, de transformation et de passage. Allongée de nuit sur un transat au beau milieu d'un pont, cette *Persé-*



phone, déesse de la fécondité et de l'alternance des saisons, n'est autre qu'Ève K. Le pont est un lieu de son enfance, c'est aussi un passage et cela nous renvoie au rite d'initiation de Perséphone qui traverse les enfers pour accéder au ciel; le transat nous met sur la piste de l'analyse et de l'introspection. L'arrière plan de la scène est un décor de neige blanche et bleu-nuit, figé, immaculé et irréel comme un songe.

Il y a dans toute quête artistique une dimension analytique et l'une des vocations fondamentales de l'art réside dans le fait de raconter des histoires, de composer pour retrouver le sens de la narration. Par quelle trame commencer sinon par une forme du récit de sa propre vie, comme ont pu le faire dans des registres différents Louise Bourgeois, Duane Michals ou encore Sophie Calle... Dans la transmutation apparaît la *materia prima*, le fil conducteur de cette traversée en images. On retrouve le thème du franchissement dans *La reine des Aulnes* où une fillette perchée sur une jeune fille franchit un plan d'eau. Ici, l'effort et la difficulté sont magnifiés par l'acte de protection et de secours à un être plus faible.

Lors de l'exposition *À la recherche des placebos*, qui eut lieu au centre d'exposition CIRCA à Montréal au printemps 2002, se trouvait au milieu de la galerie une installation créée par Ève et réalisée en collaboration avec Michel de Broin, intitulée *La Poustinia* (« désert » pour les russes, petite maison, ermitage où l'on se retire pour se retrouver). Sas de méditation au cœur de l'œuvre, il s'agissait d'une plate-forme en porte à faux, encerclant la colonne centrale de la galerie telle une cabane juchée dans un arbre. Escaladant une échelle, on se glissait à l'intérieur de l'abri par une fente ouverte sous le dessous du jupon rose satiné et transparent qui le recouvrait, suggérant le feuillage d'un arbre et toute sa potentialité érotique. Espace de retrait par rapport aux photographies, elle permettait au spectateur de pénétrer dans le dispositif afin de mieux s'imprégner des images environnantes. Dans la cabane, des écouteurs diffusaient la composition d'Eden Blomme, sorte de comptine murmurée et ponctuée de sonorités qui participait de l'impression des images observées. Le transat de *Perséphone*, le divan de l'analyste trouvent également leur prolongement dans cette bulle suspendue et intermédiaire.

Onirisme et énigme pourraient être des qualificatifs appropriés concernant *Le squelette de la loge invisible*. L'étrangeté de cette image réside dans le face à

face d'un homme et d'une femme qui semblent s'observer sans se voir. Entre eux, en arrière plan, est posté un wapiti et le sol est jonché de bois sec, de même que les quelques arbres qui ponctuent l'espace semblent morts (les os du squelette). La notion temporelle est soulignée par de gros nuages blancs traversant un ciel bleu azur. Nous sommes ici en présence d'une liaison à double titre, lien de cette image entre deux séries (*Les dédales d'Ariane* et *À la recherche des placebos*) mais aussi lien qui existe ou survit dans le couple. La biche incarne la force de l'âme, la patience et la difficulté de l'effort à accomplir pour atteindre l'osmose. Sans cette volonté de mise en œuvre, la rencontre amoureuse se réduira à un enchevêtrement de bois sec et nous sommes à la première *loge* en tant que spectateurs d'un fait qui concerne chacun de nous au plus profond de notre *invisible*, non apparente intimité.

Le désert des tropiques offre la vision d'une contemplation lascive et solaire, celle d'un visage féminin posé sur ses avant-bras au-dessus de deux iguanes dont l'un paraît fortement désireux d'entrer en conversation avec l'humaine beauté. Le premier plan, jonché de sable, se prolonge en haut à droite par la toile de fond d'un paysage de grands canyons.

Il y a une volupté picturale indéniable dans ce face à face inhabituel. Le lézard est un dérivé du serpent (aperçu dans *Adam et Ève fument des cigarettes*), cependant il se singularise par la bienveillance de son flegme, le non-calcul de ses longues heures d'immobilité au soleil, recherchant humblement et sagement la lumière. On retrouvera cette grande douceur et cette volupté dans la composition immaculée *Les amants du lac Vostok*.

Il arrive comme des ponctuations que ces scènes revêtent des aspects plus délibérément picturaux. C'est le cas par exemple de *La dernière goutte* et de *C'est*





moi le bateau, titre manifeste de la ferme volonté de l'instigatrice de ces scénographies de mener notre regard selon l'orientation déterminée de son gouvernail. Le positionnement des trois personnages souligne la dynamique et l'orchestration de la composition et s'inscrit dans un assemblage de cadres et de plans très structurés. L'agencement des différents bleus (piscine, baies vitrées, maillots qui ne sont pas sans rappeler l'univers de David Hockney) en contraste avec les rouges orangés (embarcation, bouée), accentue la polarité photo-graphique. Que dire de

cette sorte de maître-nageur commandant au canotier qui nous scrute avec sa paire de jumelles ? Serait-ce un clin d'œil à l'observateur-observé ? Si la nostalgie du jardin d'Éden se perçoit en filigrane, certains aspects très prégnants de la modernité sont abordés. *La pouponnière des tournesols*, qui évoque les manipulations génétiques de tout ordre, *La seringue nourricière*, dont la métaphore par le titre et par l'image induit les univers informatiques et leurs écrans, et *La poussée des points hydroponiques*, qui mérite un arrêt sur image.







Le cyclotron frontal de végétaux et de lampes au tungstène est à la fois un dispositif technologique de pousse accélérée de plantes et une sorte d'œil cyclopéen, dont l'iris luminescent serait braqué sur l'observateur. Une Aphrodite, déesse de la fécondité, hiératique et entourée de deux assistants, préside aux mystères de cette gestation de points verts s'inscrivant dans le cercle.

Cette image, un des fleurons de la collection d'instantanés du cabinet de curiosités d'Ève K. Tremblay, nous éblouit et cet éblouissement nous imprègne durablement, tout comme la façon dont certains de ses tirages entrent en résonance avec notre œil et notre inconscient.

On notera que le grand format de ses photographies (102 x 127 cm) est englobant pour le regard. Son art



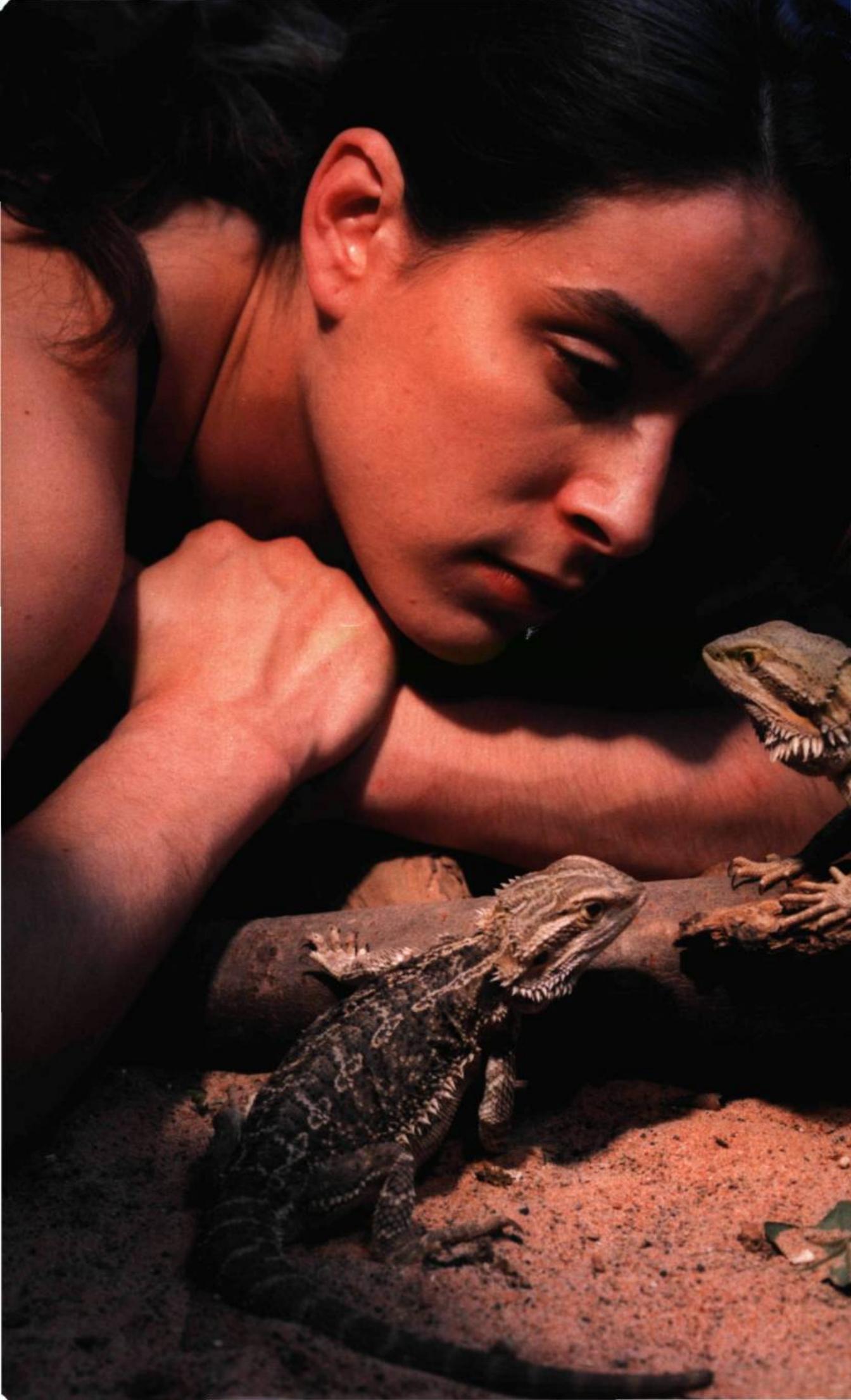
Ève K. Tremblay, *La poussée des poings hydroponiques*, série *À la recherche des placebos*, 2002. Épreuve couleur; 101, 6 x 127 cm.

réside dans la mise en scène, le cadrage et la capture de ce que l'œil ne sait pas voir dans l'univers concret et par prolongement, au-delà de celui-ci. Comme l'écrit Oscar Wilde dans *Le portrait de Dorian Gray*, « Il n'y a que les esprits légers pour ne pas juger sur les apparences. Le vrai mystère du monde est le visible, et non l'invisible ».

SOPHIE CHAUVIN

NOTE

- ¹ Pandore, mythe grec sur la première femme de l'humanité. Offerte aux hommes pour les punir de leur orgueil, elle devint la femme d'Épiméthée, le frère de Prométhée. Elle est responsable de la venue du Mal sur la Terre, car elle ouvrit le vase où Zeus avait enfermé les misères humaines. Dans la *boîte de Pandore*, seule resta l'Espérance.





Ève K. Tremblay, *Le désert des Tropiques*, série *À la recherche des placebos*, 2002. Épreuve couleur; 101, 6 x 127 cm.